

IDÉES **CHAMPS LIBRES**

Populiste toi-même !



CHRONIQUE
Eric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

Le populisme est le mot à la mode. Les livres se ramassent à la pelle, les définitions aussi. L'insulte des origines a accédé au statut noble d'objet d'études de sciences politiques. La marginalité méprisée des débuts a conquis le saint des saints démocratique : il y a eu le Brexit, et puis Trump. Et demain ? Après l'avoir vilipendé, une partie de la gauche tente de se l'approprier, de forger - sans oser l'avouer, en tout cas en France - une version populiste de gauche. C'est à ce projet qu'Eric Fassin s'en prend dans un opuscule aussi bref que véhément. Notre professeur à l'université de Paris-VIII (Vincennes-Saint-Denis) ne tourne pas autour du pot : c'est Jean-Luc Mélenchon qu'il a dans son viseur. Mélenchon et ses diatribes contre les élites. Mélenchon et son inspiration populiste venue d'Amérique du Sud. Mélenchon et son culte patriotique du récit national, même si sa scène inaugurale en demeure la Révolution française. Notre professeur montre non sans finesse les impasses conceptuelles et électorales du projet mélenchoniste. Un électeur de Marine Le Pen ne votera pas pour Mélenchon (pas plus qu'aux États-Unis, un électeur de Trump n'aurait voté pour Bernie Sanders), alors que l'inverse n'est pas impossible. La raison idéologique de ce décalage est simple : « La bataille est culturelle. Ce n'est pas l'économie qui définit cet électoral... Le populisme de gauche est binaire, il défend le peuple contre une élite ou l'establish-

ment... Le populisme de droite est ternaire : il défend le peuple contre une élite qu'il accuse de protéger un troisième groupe constitué d'immigrés, de musulmans. »

Après une démonstration aussi limpide, on a envie de crier à notre professeur une des plus célèbres répliques du grand Michel Audiard : « Tu viens de briller, gâche pas tes cartes ! »

Avertissement vain. Comme tout bon antiraciste, Eric Fassin voit du racisme et de la xénophobie partout. « Passion d'en haut » ou « ressentiment d'en bas », tout est race (qui pourtant est censée ne pas exister !). Fassin voit tout mais refuse de voir ce qu'il voit. Il ne nie pas le sentiment populaire d'être devenu « étranger dans son propre pays », mais l'analyse comme

Alors que ce dernier ne voit dans le « peuple » qu'une « construction » politique et juridique, Coussedière lui rappelle l'essentiel : un peuple est uni par l'amitié entre ses membres, soudé par des mœurs en commun

une « passion triste ». Le ressentiment contre des étrangers qui refusent de s'assimiler à la culture du pays dans lequel ils vivent serait donc une passion triste, alors que la détestation des bourgeois, des patrons, des hommes blancs ou des hétérosexuels, serait, elle, une passion joyeuse ! Notre professeur de sociologie révèle ses limites dans l'analyse sociologique. Notre héritier des marxistes devrait prendre des cours de rattrapage en marxisme. La mondialisation a entraîné une formidable redistribution économique dans le monde et à l'intérieur des nations. Elle a concentré la richesse dans des grandes métropoles où les vainqueurs

de la mondialisation ont fait venir, pour servir de livreurs de pizza, de nounous pour leurs enfants, etc., une armée venue du Sud, qui a chassé des banlieues les classes populaires indignées qui n'acceptaient pas d'être les « domestiques » des nouveaux maîtres du monde. Chaque élection confirme un plus ce phénomène : à l'intérieur de chaque pays deux peuples qui ne vivent plus ensemble et sont de plus en plus antagonistes : d'un côté, l'alliance des élites mondialisées et les enfants de l'immigration ; de l'autre, les peuples indigènes anglais, américain, français, etc. rejetés dans le périlurbaïn. C'est pourquoi, contrairement aux analyses erronées de Fassin, les tenants de politique national-libérale (Thatcher,

Reagan, Sarkozy) flissent toujours par trahir leurs électeurs car elles provoquent un afflux incontrôlé d'immigrés qui envahit et submerge le « peuple » qui a soutenu de prime abord leur patriotisme.

Fassin devrait relire Jean-Claude Michéa qui explique très bien que les conservateurs sont toujours les dupes du marché. Il devrait aussi lire Vincent Coussedière. Le sociologue devrait se mettre à l'école du philosophe. Coussedière s'est fait connaître par un brillant éloge du populisme.

Il récidive et approfondit son analyse en passant par l'élection présidentielle. Une élection devenue impossible, car « le défi qui est désormais lancé au pays n'est pas un simple défi politique, ce n'est pas uniquement de choisir un homme plus capable qu'un autre de gouverner un peuple. Le défi est un défi archi-politique, qui consiste à ré-instituer un peuple capable de légitimer un homme. »

Un peuple qui a été atomisé par « l'idéologie libérale ». Coussedière montre bien l'efficacité redoutable du travail de déconstruction opéré par des partis dits « réformistes », démocrates-chrétiens et socialistes qui, depuis Giscard, ont miné l'édifice gaulliste de la V^e République, bien plus efficacement que le parti dit révolutionnaire (communiste) en mettant l'action politique au service de l'individu et de l'Europe : « Ce sont eux qui ont détruit le cadre archi-politique de toute politique : l'existence d'un peuple et d'une nation unis par les mêmes mœurs, capables de légitimer l'action d'un État souverain indépendant. »

Cette analyse n'est pas neuve mais Coussedière a l'intelligence de l'appliquer à l'élection présidentielle au suffrage universel. Il résout alors comme par miracle les impasses de Fassin. Alors que ce dernier ne voit dans le « peuple » qu'une « construction » politique et juridique, Coussedière lui rappelle l'essentiel : un peuple est uni par l'amitié entre ses membres, soudé par des mœurs en commun. Et l'imitation de ses mœurs par les derniers arrivants qu'on appelle assimilation. Sinon, c'est la « guerre par les mœurs » qui précède et renforce « la guerre par les armes ». Alors que Fassin s'obstine à rejeter le « populisme » au nom du clivage droite-gauche, Coussedière lui rappelle que « le socialisme est un individualisme et partage avec le libéralisme une conception de la société s'originant dans l'intérêt économique ».

Nos deux professeurs se rejoignent seulement sur une même méfiance : Fassin rejette Mélenchon et Coussedière n'a aucune confiance dans Marine Le Pen. Le premier parce qu'il est trop « national » ; la seconde, parce qu'elle est une émanation du système des partis. Comme s'ils avaient l'un et l'autre déjà passé cette présidentielle par pertes et profits. Quel que soit le vainqueur, une élection vaine. ■

Le populisme vu à travers deux prismes opposés. Et qui se rejoignent seulement dans une même méfiance pour les partis dits populistes.



FIN DE PARTIE RESQUÏEM POUR L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE.
Vincent Coussedière, Éditions Pierre Guillaume de Roux, 132 p., 19 €



POPULISME : LE GRAND RESSENTIMENT.
Eric Fassin, Textuel, 85 p., 11,90 €